



Prix  
Matmut  
2019

PHILIPPE LAIDEBEUR

**J'AI  
D'ABORD  
TUÉ LE CHIEN**

Préface de Philippe LABRO  
président du jury

DENOËL





J'ai d'abord tué le chien



Philippe Laidebeur

J'ai d'abord tué  
le chien

roman

DENOËL

© Éditions Denoël, 2019

*Couverture : Constance Clavel.*

*Photo © plainpicture/Millennium/David Hornback.*

« Je est un Autre. »

RIMBAUD,  
LACAN, SARTRE





## *Le mot du président*

Encourager l'émergence de talents, accompagner les projets innovants, nouer des partenariats avec des structures culturelles reconnues afin de rendre l'art et la culture accessibles à tous, tel est le sens donné à l'ensemble des opérations menées par la Matmut depuis plusieurs années pour développer une action culturelle conforme aux valeurs de solidarité et de partage qu'elle défend quotidiennement.

Le Prix littéraire Matmut s'inscrit pleinement dans cette démarche de découverte de talents, en permettant de favoriser l'émergence de nouveaux auteurs.

Lancé en 2013, il s'adresse aux écrivains jamais publiés. Depuis le lancement du prix, 11 000 auteurs ont fait acte de candidature, dont plus de 2 000 manuscrits ont été reçus pour l'édition 2019.

Cette année, au terme de riches échanges menés sous la présidence de Philippe Labro, le jury a désigné Philippe Laidebeur pour son roman *J'ai d'abord tué le chien*.

Le narrateur nous raconte la succession d'événements qui l'ont conduit dans la rue, sa vie de SDF et son combat

quotidien pour préserver sa dignité dans cet univers si rude. Un jour, au hasard de la vie, son chemin croise celui d'un homme qui lui ressemble étrangement. Cette rencontre déclenche une succession de situations invraisemblables que le narrateur nous dépeint avec force détails et précisions. Un récit hyperréaliste et talentueux où s'exprime l'imagination débordante de l'auteur. Haletant jusqu'au bout...

Daniel HAVIS  
Président de la MATMUT

## *Préface*

*Moi, c'est le sentimental qui m'a cassé. Je n'ai pas commencé par perdre la raison, ni mon boulot, ni la santé. J'ai d'abord perdu ma femme.*

C'est un roman — donc il y a du « suspense » —, c'est-à-dire que, comme pour tout récit de pure fiction, le lecteur ne va cesser de demander : « Que va-t-il se passer ? Où m'emmenez-vous ? »

L'auteur vous emmène avec un style elliptique et efficace dans une histoire au début peu spectaculaire mais qui, par l'effet du hasard, embarque le héros, devenu SDF, dans un chemin sanglant et surprenant. Et s'il prenait la place d'un voisin, personnage discret, qui lui ressemble ? Peut-on entrer dans la peau d'un inconnu aussi aisément que cela ? Quel passé va surgir de cette situation ? Risque-t-on d'y perdre la raison en même temps que son identité ?

Quand se posent autant de questions, seule la lecture de ce roman singulier et passionnant peut répondre.

Philippe LABRO



Je viens de tuer un homme. C'est une chose que je n'avais encore jamais faite.

J'ai tué le chien, aussi.

J'ai d'abord tué le chien. Un berger allemand de plus de cent livres, une bête énorme, dangereuse. Elle s'est jetée sur moi, gueule ouverte, crocs menaçants, mauvaise. J'avais mon rasoir à la main : un vieux coupe-chou de barbier que je maintiens toujours en état, par prudence. Un coup sec, précis : je n'ai même pas entendu le monstre gueuler. Il s'est affalé à mes pieds. Un flot de sang poisseux a giclé de sa gorge. Puis de grosses bulles rouges se sont formées au bord de sa blessure, au rythme de sa respiration finissante. Sa gueule produisait un drôle de sifflement. Ses yeux jaunes me fixaient avec une angoisse sauvage. Les bulles sont vite devenues plus petites. Le souffle plus court. Puis tout a été fini. Au total, cela n'a pas duré plus de trois secondes.

Le type a marqué un temps d'hésitation. Son chien, je ne sais pas s'il l'aimait, mais c'était sans doute son arme favorite. Il a baissé les yeux sur moi, plus haineux que

déseparé. Moi, je n'ai pas eu le temps de réfléchir. J'ai lu immédiatement le danger dans son regard. Un second coup, sec, puis un autre. Gauche, droite, et le type est tombé. De toute façon, il ne valait sans doute pas mieux que son chien ! En tout cas, il est mort pareil. Avec des bulles de plus en plus petites. Et un regard d'épouvante.

Avec le recul, je peux dire que je n'avais pas le choix. Un vigile, cela se balade toujours avec une arme, et je n'en ai jamais vu qui fasse de cadeau à quiconque. Surtout pas à un type comme moi. Avec le recul, je peux dire aussi que cela ne me fait ni chaud ni froid. Ni pour le chien ni pour l'homme. Cela m'est venu d'un coup. Un geste automatique. Un réflexe de survie. L'instinct. Rien à regretter. Cela m'intrigue tout de même, cette absence d'émotion : jusqu'à cette nuit, jamais je n'ai été violent. Pourtant, je vis dans la jungle depuis pas mal de temps ! Peut-être trop longtemps.

Ce connard m'a surpris alors que je piquais deux planches pour améliorer mon abri. Deux ou trois planches, tu parles ! Et quelques clous. J'espérais aussi trouver des outils, mais les chantiers, désormais, c'est pire que les banques : la nuit, tout est sous clé, bouclé dans des coffres. J'ai d'abord entendu le chien grogner, méchamment, puis j'ai été pris dans le faisceau de la lampe. Ensuite, tout s'est enchaîné, naturellement. J'ai ramassé mes planches. Je n'ai pas touché au mec, ni à son chien. Pas même cherché s'il avait un portefeuille, ou de la monnaie dans les poches. Avec les flics, aujourd'hui, vu les techniques modernes, moins on laisse de traces, mieux cela vaut. Je suis rentré chez moi. Enfin, dans ma baraque.

À propos de traces, j'ai une sale manie : j'écris. Du temps où je fréquentais « les autres », la famille, le bureau, les amis, tous me surnommaient « l'Écrivain ». Certains s'imaginaient peut-être me voir un jour en bonne place dans les vitrines des librairies. Ou recevoir un prix littéraire, qui sait ? Mais je crois plutôt qu'ils se foutaient de ma gueule. Les clodos aussi, ils m'appellent « l'Écrivain ». C'est qu'ils ont repéré mon manège : je griffonne une sorte de journal intime sur des petits bouts de carnets que je récupère par-ci, par-là. Mais chez eux il n'y a ni ironie ni illusion. Ils m'observent, c'est tout. Ils respectent.

Je relis ce que je viens d'écrire. Avec cette histoire de chien, je me dis qu'il serait prudent que je brûle ces notes avant qu'elles ne tombent entre de mauvaises mains. On ne sait jamais !

Je suis un « SDF ».

Personne ne dit plus « vagabond », c'est passé de mode. On hésite sur le mot « clochard » : trop de pittoresque. On ne prend même plus la peine de prononcer clairement la formule consacrée : « Sans Domicile Fixe. » On n'a pas tort, d'ailleurs, car « Sans Domicile Fixe » cela ne veut rien dire. Nous ne sommes pas des nomades. Nous sommes sans domicile du tout, fixés dans l'errance, noyés dans la désespérance. « Sans abri » : le terme est juste, mais ne recouvre que partiellement notre misère quotidienne. La dénomination « SDF », elle, a au moins le mérite d'être totalement abstraite. C'est bien ce que nous sommes, pour la plupart des gens : une effrayante abstraction ! *Esdésefes : Est-ce des Elfes ?* Des farfadets ? Des ombres posées au bord du trottoir, sur un banc du métro. Des fantômes qui ne sentent pas bon. Et même qui puent, carrément. L'urine, le rat mort, le dégueulis. Le pauvre. Des tas de chiffons gênants, sales, qui bougent de temps en temps, ricanent et tendent la main. Qui fonctionnent au gros rouge et au mousseux à deux balles.



Qui font peur.

« SDF » sonne à l'oreille comme une erreur administrative. Comme une chose contre laquelle personne ne peut rien, contre laquelle personne, au fond, vraiment personne, ne *veut* rien. Une chose que l'on peut faire semblant d'avoir vaguement l'intention de réparer, un jour... lorsqu'il n'y aura rien de plus important à faire ! Une générosité que l'on peut mettre sans risque dans un programme électoral : on sait qu'il est trop tard, que personne n'y croira. Cela ne coûte donc rien. « SDF » : le mot ne dit bien entendu rien de l'injustice, de la blessure intime, de la détresse, rien de ce qui est l'aboutissement d'une galère implacable, rien de l'alcool qui abrutit lentement, de la faim qui déchire le ventre, du froid qui engourdit le corps, rien de la mort qui rôde, du harcèlement des flics, de l'indifférence des passants, des dangers de la rue. Un coup de lame pour un fond de rouge, pour un coin à l'abri du vent, pour un vieux duvet puant la merde. Un coup de tatane pour une boîte de sardines.

Le mot ne dit rien de l'identité qui se dilue, lentement.

Je suis donc devenu ce que durant toute ma vie j'ai entendu désigner sous le vocable méprisant de « clodo ». Je suis un vagabond solitaire. Je me vis comme un romantique libertaire. *Ni dieu ni maître !* Pour éloigner la honte, c'est sous ce cri de ralliement que je me considère, intérieurement, lorsque sous les quatre planches qui me protègent du vent d'hiver — déjà, quatre planches ! — je mange mon cassoulet tiède à même la boîte de fer-blanc, arrosé d'un rouquin bouteille plastique qui me brûle l'estomac.

Solitaire, c'est un choix. J'ai vite compris que, pour survivre, il ne fallait pas que je me mêle aux bandes qui traînent dans les files du Samu social, derrière les guichets des soupes populaires. Des endroits où il n'y a que de mauvais coups à prendre. Les types vous jalouent pour un rien. Ils essaient de vous entraîner dans des trips toujours plus désespérants. Et puis, lorsque l'on est en groupe, les flics ne sont jamais très loin. Moi, mon truc, c'est de me tenir à l'écart. Tout faire pour garder une apparence propre, pas trop picoler, éviter les bagarres, ne jamais avoir affaire à la police. Trouver un coin tranquille, loin de mes semblables, et me faire oublier. Le summum, c'est d'arriver à se faire reconnaître dans un quartier calme comme un être malchanceux, une victime de la vie. Un clochard, certes, mais, tout de même, un brave type. Une descente aux Enfers, mais honorable. C'est ma stratégie, et, jusqu'à ce jour, elle ne m'a pas trop mal réussi. Pour vivre, je fais la manche. Je reste toujours dans le même secteur. J'ai mes habitudes. Pour survivre, je reste au large de mes semblables, naufragé, navigateur solitaire. Je garde le cap, je me méfie des mauvais vents.

Ce qui est indubitable, c'est que j'ai raté ma vie. À soixante ans passés, je n'ai plus le temps de me mettre à courir derrière.

Ni le temps ni l'envie.

Des clodos, j'en croise tous les jours, de toutes sortes, de toutes les couleurs. Des intellos qui ont mal tourné, des types qui ont fui leur pays et qui ne savent plus pourquoi, des dingues qui ont oublié jusqu'à qui ils avaient été, des infirmes sans pension, des ex-taulards, des jeunes en conflit avec la société, d'autres jetés hors de la maison par leurs parents, des chômeurs, des profs, même un curé. Bribes flottantes de vies incertaines, glanées au hasard des rencontres. La plupart, arrivés à mon âge, sont trop défoncés pour évoquer sans oublis majeurs leur propre passé, traces vaporeuses d'un monde lointain, mémoires réduites à des confidences incohérentes bredouillées entre deux gorgées.

Moi, c'est le sentimental qui m'a cassé.

Je n'ai pas commencé par perdre la raison, ni mon boulot, ni la santé. J'ai d'abord perdu ma femme. Le reste, c'est venu dans la foulée. D'abord une grande crise, puis une lente glissade. Et vite, beaucoup plus vite que je n'aurais pu le croire, le grand trou. Lorsque j'ai compris l'ampleur de

la catastrophe, il était trop tard. J'ai bien essayé de remonter, mais sur les parois lisses de la rédemption il n'y avait strictement rien à quoi se raccrocher. Les rives étaient trop lointaines, insaisissables. C'étaient celles d'un entonnoir. J'avais l'impression de descendre de dix mètres après être parvenu à remonter d'un pas. J'ai laissé tomber.

Je me suis laissé tomber.

Il y a quinze ans, et après vingt années d'un bonheur sans ombre, ou si peu, Carina m'a balancé. Sans préavis. J'étais peut-être trop vieux pour elle, ou trop sage, ou trop distrait, je ne sais pas. Je n'ai jamais su ce qui avait vraiment déclenché cet enfer... *Mais qu'est-ce que j'ai fait ? Mais qu'est-ce qui lui a pris ? Mais qu'est-ce qu'elle me reproche ? Lorsque je l'ai trompée, elle l'a jamais appris... Tu m'aimes vraiment, dis-moi, tu m'aimes ? C'est tout ce qu'elle sait dire. En bouffant, en me rasant, quand je voudrais dormir, faut lui dire que je l'aime !*

Durant des mois, cette chanson m'a brisé la tête.

Moi, je bossais. Je bossais le soir, je bossais le week-end, je bossais pendant qu'elle passait l'été en Bretagne, seule avec les enfants, chez ses parents, à Trébeurden. J'étais le meilleur informaticien du service financier. J'avais une sacrée cote : ils ne voulaient pas me lâcher ! Côté primes, je crevais tous les plafonds : grâce à moi, elle n'a jamais manqué de rien. *Tu m'aimes, vraiment, dis-moi, tu m'aimes, tu m'aimes ? Tu m'aimes... ?* Je l'aimais. Qu'est-ce qui pouvait bien lui manquer ?

Une nuit, Carina m'a jeté, et comme un con je suis parti.

Il est SDF, clodo, sans abri. Un échec sentimental, un désastre professionnel, et le voilà dans la rue. Il y vit depuis dix ans. Et touchera bientôt le fond de sa descente aux enfers. Vagabond solitaire, il gère son quotidien en évitant les pièges que lui tend la jungle urbaine.

C'est tout du moins ce qu'il croit. Une nuit, pour une banale histoire de planches volées, il égorge un vigile et son chien. Il le fait machinalement, sans la moindre émotion. Ce sera le premier meurtre d'une longue série. Tuer pour ne pas être tué, sa vie est aussi primitive que cela.

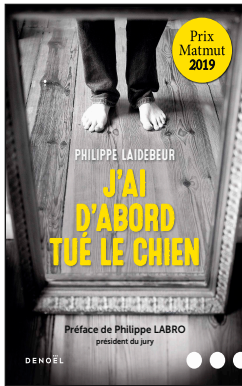
Un jour, il élimine un homme qui lui ressemble de façon étonnante et, tout naturellement, il prend sa place. Il usurpe l'identité d'un étrange et riche inconnu.

Porte de sortie inattendue ? Chance ultime ou erreur fatale ? Peut-on entrer dans la peau d'un autre sans prendre le risque de voir un passé sulfureux rattraper un présent chaotique ? Sans payer le prix du sang ?

*Originaire de Champagne, Philippe Laidebeur a étudié le journalisme à Lille. Il a effectué l'essentiel de sa carrière professionnelle au sein de la rédaction de La Voix du Nord. Il y a traité de questions sociales, politiques, économiques, internationales et culturelles. Philippe Laidebeur vit entre Paris et le midi de la France, où il s'adonne avec passion à l'écriture et au jardinage. J'ai d'abord tué le chien est son premier roman.*



Ce roman a été édité dans le cadre du prix littéraire MATMUT, dont la singularité est de faire émerger le talent brut d'un auteur et de l'accompagner dans les différentes étapes de production de son premier roman par un éditeur.



J'ai d'abord tué le chien  
Philippe Laidebeur

Cette édition électronique du livre  
*J'ai d'abord tué le chien* de Philippe Laidebeur  
a été réalisée le 21 février 2019 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782207149836 - Numéro d'édition : 349005).  
Code Sodis : U24587 - ISBN : 9782207149867.  
Numéro d'édition : 349008.